

« Mon cas est très particulier. » Faire de cette petite phrase une sorte de bouclier. Pour éviter tous les coups possibles, déstabiliser ou décourager l'adversaire, clouer le bec aux uns, éveiller la curiosité des autres, à défaut d'indulgence – Boris Schreiber a systématiquement utilisé cette parade. Et il s'étonne encore de son efficacité. Il aurait pu craindre que sa manière d'être – ou plutôt sa manière de transformer sa longue plainte littéraire en raison d'être – exaspère à tout jamais lecteurs et critiques. Mais non. Il se veut, il se sait en marge. Ne le cherchons pas ailleurs.

Lorsque le prix Renaudot vint en 1996 couronner son monumental roman¹ et reconnaître en lui un talent qui, au-delà du livre, témoignait d'une stupéfiante et rageuse persévérance dans l'idée même de la persécution littéraire, j'ai pensé et j'ai dit à Boris Schreiber que la notoriété allait désormais pulvériser, anéantir sa fichue « raison ou déraison d'être » incompris, méconnu, maudit. Évidemment, je me trompais.

Un véritable écrivain n'en a jamais fini avec lui-même. Essayons donc de cerner ce « cas particulier ». Il serait un peu trop simple de voir ici l'histoire de l'écrivain-refusé. Le sujet qui a motivé la douloureuse Passion de Boris Schreiber est plus subtil, car il n'engage pas seulement le vain combat du plumitif (le cas ne serait pas très original), il met en question un absolu qui rejoint le pacte faustien : la littérature mérite-t-elle qu'on vende pour elle son âme ? Or, les livres et la vie de Boris Schreiber répondent avec impertinence : comment osent-ils donc écrire ceux qui n'envisagent pas même de se vendre au plus haut comme au plus bas prix ?

Chez notre auteur, nulle honte (et nulle fanfaronnade du reste). Il ne triche pas. Les pires aveux sont à ses yeux le brevet de son talent – de son droit d'entrée au *royaume* des lettres. *Hors-les-murs*, il se met en double position de sincérité. D'une part, il se soumet à l'interrogatoire d'une journaliste (trop habilement féroce pour ne pas avoir été inventée) qui lui tend tous les pièges, le pousse à reconnaître ses feintes, ses ingratitude ; et d'autre part, comme en complément de sa confession (on n'est pas russe pour rien), il évoque son passé, la forme tout ensemble téméraire et scandaleuse qu'a prise chez lui son unique ambition : « Exister par un livre. » Cependant, chez celui qui deviendra l'auteur d'*Un silence d'environ une demi-heure* (ce somptueux chant d'amour et de dérision de mille pages), le vrai drame est moins de se croire encore méconnu que de savoir toujours *invisible*.

Il avait beau vouloir, comme il dit, « pénétrer » le milieu littéraire, on ne le voyait pas. « Je pénètre... je peine pour être... » Pour être vu, le diable lui a conseillé de s'accepter monstrueux. Il choisira la faiblesse monstrueuse. « Mes faiblesses sont mes seules armes. » Comment se murer dans sa seule et glorieuse vanité de génie maudit ? Se penser maudit, c'est d'abord maudire le monde entier, et le monde littéraire en priorité. « Mon rêve de renommée, ce n'est pas la lumière sur moi, mais mon ombre sur eux. » Boris Schreiber n'est pas dupe. Lorsqu'il évoque les années difficiles où, pour vivoter, il est pompiste, puis pion dans une école d'attardés, il sait que le désir de « parader en incompris » est moins préjudiciable que de « s'étaler en incapable ». Et il n'abandonnera pas sa stratégie de combat lorsque – son père ayant fait fortune (dans le pétrole justement) – il en recueille les fruits en allant, non pas pomper à la station-service d'Issy-les-Moulineaux, mais cosigner, sans même le regarder, le parapheur directorial de *L'urbaine des pétroles*. Blessure de dérision, douceur de dérision, qu'importe ! Le feu est ailleurs. Le feu est sa lumière, qui doit le rendre *visible* et qui, précise-t-il, « finira par brûler ceux qui veulent l'éteindre ».

« Le cas particulier » c'est le degré absolu du vertige de soi, c'est l'acceptation ou plutôt, au double sens du terme, la « mise en œuvre » d'une littérature hors de prix. Ma vie pour un livre ! Ce pourrait être la devise du chevalier qui se réinvente et se délivre de tous les ouvrages de ces médiocres médiatisés, de ces faux écorchés vifs qui forment la muraille de sa prison. Hors des murs, voici Don Quichotte qui s'élançait ! Poussières et gravats – où sont les moulins à mots ?

Confession-provocation ? Ultime volet de l'autobiographie romancée ? Le livre vaut par une exceptionnelle analyse de l'écrivain traqué dans sa propre outrecuidance, car celle-ci nous permet de mesurer – hors de toute considération morale – le prix d'un défi. Insolence masquée de l'humour le plus

¹ *Un silence d'environ une demi-heure*. Éd. Du Cherche-Midi. L'édition de poche (Folio) vient de paraître en deux volumes.

grinçant. Entre le dit (à l'interrogatoire) et le non-dit (qu'il veut mettre à découvert), notre chevalier est ravageur dans sa témérité... S'exprimer enfin comme on presse un « mal blanc » pour faire « sortir les vérités... » « Ce droit de plainte revendiqué ». « Ses gestes dorures et ses gestes d'ordures » (...) « Ce besoin de se gratter où ça fait mal »...

Oui Boris Schreiber n'a pas tort de se dire « un cas particulier » – il écrit avec une plume en or dans ce silence qu'il veut croire toujours de plomb.

André Brincourt

Hors-les-murs de Boris Schreiber
Le Cherche-midi Éditeur. 95 F.